

Enfin une bonne comédie américaine



Margie (Marisa Tomei) et Scott (Pete Davidson) réinventent l'amour filial dans «The King of Staten Island», de Judd Apatow. DR

En deuil, mode d'emploi

Dans «The King of Staten Island», Judd Apatow, roi de la tragicomédie déjantée, trouve un héritier à sa folle démesure, Pete Davidson.

Cécile Lecoultré

Judd Apatow avait disparu de la circulation, une seconde nature chez cet homme de l'ombre, producteur, scribouillard de gags à la minute, scénariste, réalisateur, etc. Pas du genre à se taper sur le ventre, à 52 ans, obsédé du contrôle selon son propre aveu, l'Américain peut pourtant se targuer d'avoir dézingué pas mal de tabous en matière de gondologie. Entre gags à la limite de la ceinture et du reste et situations d'une embarrassante authenticité, «The King of Staten Island» contient beaucoup de cette verve mal léchée.

Le loser en éternel bermuda qui habite Staten Island, la zone des «péquenots de New York», 24 ans, arbore une «pâleur de navet anémique» rehaussée de cernes et une grande gueule qui débite des bêtises lippues entre deux joints. Scott ne s'est jamais remis de la mort de son père pom-



Judd Apatow
52 ans, réalisateur, producteur, etc., «toujours immature» de son propre aveu

pier, héros dans la tragédie du 11 Septembre. Pete Davidson, l'acteur qui l'interprète, répète partout qu'il entend bien bénéficier des effets thérapeutiques de sa performance. Car «The King of Staten Island» raconte sa propre histoire. Et la raconte cash. La méthode lui vaut de s'entendre comme lurons en foire avec Judd Apatow. Car en plus de tous ses talents, ce dernier est aussi un découvreur de première, voir Lena Dunham pour «Girls», Kristen Wiig pour «Mes meilleures amies» et autre «Crazy Amy Schumer».

Judd Apatow vient du même incubateur d'humour à gratter le poil que son héritier. À 15 ans, le

surdoué faisait la vaisselle dans les clubs de stand-up pour mater ses idoles. Fan de Jim Carrey, Jerry Seinfeld ou Steve Martin, ce fils de famille bourgeoise débarque à Hollywood à 17 ans. Bientôt colocataire et pote d'Adam Sandler, il s'agit à tous les étages mais ne signe son premier film qu'au tournant des années 2000. De «40 ans, toujours puceau» à «En cloque: mode d'emploi», ses propositions de comédies claquent avec des titres d'humour lourdingue qu'elles ne contiennent pas.

La finesse de «The King of Staten Island» vient ainsi de détails noyés dans la masse du quotidien, de ceux qui au fond ne s'inventent pas. Au hasard de confidences désarmantes, Scott, alias Pete Davidson, très médicamenteusement suite à ses inadaptations diverses, explique pourquoi il n'éjacule jamais. Tout bénéfique, souligne ce pathétique amant avec un sourire qui ricane, pour sa petite amie. Si

ce n'était pas le cas, précise-t-il avec un humour qu'il espère désohilant, «ce serait elle qui prendrait sans doute des antidépresseurs pour soigner son blues sexuel».

Des ralentis à la Tex Avery

Ces ralentis dignes des cartoons de Tex Avery succombent sous le poids des chutes. Le temps et la croissance de Scott semblent s'être bloqués avec la disparition du paternel vénéré sur un autel dans le salon. Ambitionnant d'ouvrir un restaurant spécialisé dans le poulet et le tatouage, l'ado atardé se lamente de n'avoir plus de peau libre sur le torse pour y encre son autobiographie. Déjà qu'il a raté un tatouage d'Obama sur le dos d'un pote qui, désormais, n'ose plus se promener dans les quartiers noirs. Du comique, Judd Apatow glisse d'un coup de fraiseuse au tragique. Voilà que Scott veut s'exercer sur un gosse. Le père de la victime

exige réparation et, durant les négociations, tombe amoureux de sa mère. Pire que si une fille lui avait fait un enfant dans le dos!

Du divan au canapé

Un psy ferait son beurre de ces ripipéties narratives. Et le réalisateur se régale à l'évidence, qui les abandonne comme des grenades dégoupillées dans tous les placards d'une narration au long cours, volontiers paresseuse. Alanguie sur le canapé des familles devant le poste de télé, repu d'une histoire qu'il va falloir digérer comme au sortir d'agapes trop lourdes, ce virtuose du rythme comique attend que fuse la vanne libératrice sur l'écran. La finesse, ici, réside dans cet air de ne pas y toucher, d'acquiescer par tendre impuissance aux travers incorrigibles de l'espèce humaine. Et c'est souvent irrésistible.

Comédie (USA, 137, 12/16). Excellent.

Autres sorties

«Terrible jungle»



La grande Catherine adore s'encanailler depuis toujours et Deneuve suit, image de marque classieuse de cette comédie potache tournée à la Réunion dans une jungle «un peu carton-pâte». Anthropologue de renom et mère tyrannique, la blonde atomique y secourt son fils, empoté de première désireux de s'affranchir des hommes (et de maman). Coréalisateur, Hugo Benamozig, scénariste cher à Éric Tudor sur «Platane», n'a pas oublié les pétrats thérapeutiques partagés sur la série, et imagine une communauté métissée qui prend sa revanche sur le capitalisme. Les comédiens, Vincent Dedienne, Jonathan Cohen, etc., planent entre hauts et bas comme les vannes, sorties avec une mollesse qui finit par déclencher l'hilarité. Une curiosité. **CLE**

Comédie (Fr., 91', 10/12). Intéressant.

«T'as pécho?»

Arthur, 15 ans, prend des cours de drague avec sa meilleure copine Ouassima, anxieux de se débarrasser de son pucelage. Comédie boutonneuse sans le jus qui glaçait de «Beaux gosses», «LOL» ou «À nous les petites Anglaises», «T'as pécho?» glisse sur le ton des premières fois entre gêne, naïveté et tendresse. Mais ce prétendu «film de l'été pour les ados» aligne surtout les poncifs, du pote homo à sortir du placard au père poule flippé. **CLE**

Comédie (Fr., 98', 12/14). Pas si mal.

«The Vigil»

Yakov accepte de veiller un cadavre pour une nuit selon la tradition juive orthodoxe. Rongé par ses propres démons, l'homme est confronté à des phénomènes étranges. Production Blumhouse, studio spécialiste du cinéma d'horreur («Paranormal Activity», «Get Out»), ce premier film maîtrise les codes de l'épouvante. Bien qu'il fourmille d'idées visuelles et sonores - les craquements d'os glaçant le sang -, «The Vigil» manque de punch pour se distinguer du lot et contenter les amateurs du genre. **AC**

Horreur (USA, 88', 16/16). Pas si mal.

La joyeuse «Tempête» d'après William Shakespeare à l'Orangerie

Théâtre

La création de Sandra Amodio et ses comédiens d'après Shakespeare est à voir jusqu'au 30 juillet.

Cet été au théâtre, les masques ne sont pas sur la scène mais dans la salle. À l'Orangerie du parc La Grange, le port de cet accessoire est conseillé mais pas obligatoire. En revanche, le lavage des mains est imposé à l'entrée du périmètre de la buvette, puis à nouveau avant d'entrer dans l'Orangerie. C'est

contrôlé. Un speech avant le spectacle rappelle une nouvelle fois la chance fragile de pouvoir se rassembler, même si c'est en plus petit comité que d'habitude. La jauge de la salle a été réduite et l'espace entre les chaises est respecté. À noter que ce théâtre d'été, où la chaleur était naguère accablante, bénéficie d'un air rafraîchi, d'autant plus appréciable quand on a un masque sur le nez.

Un spectacle concentré

Et le spectacle? On est venu pour voir un concentré de «La Tem-

pête» d'après William Shakespeare. Mieux vaut avoir une idée de la pièce avant de venir, car, réduite à une heure quarante, elle n'est pas forcément plus limpide qu'en cinq actes. Ce que le spectateur perçoit d'emblée, c'est la beauté de la scénographie d'Anna Popek. Des bambous retenus par des fils invisibles forment un ar rond qui évoque à la fois l'île et la forêt. C'est un espace de jeu bien circonscrit, d'aspect touffu et léger à la fois, où l'élément naturel domine. La nature et les sortilèges cohabitent donc sur l'île où Prospero et sa fille Miranda vivent

en naufragés depuis plusieurs années.

Prospero alias Roberto Molo

Prospero, c'est le comédien Roberto Molo, puissant acteur qui a souvent collaboré avec Andrea Novicov, directeur actuel du Théâtre de l'Orangerie. Son lourd manteau tout plein de pouvoirs magiques est un élément important du décor, comme ceux des autres personnages, huit en tout pour quatre comédiens. Malgré les modifications d'habillement, le passage d'un rôle à l'autre n'est

pas toujours perceptible par le spectateur. Les deux qui n'en changent pas sont Roberto Molo et Zoé Schellenberg en Miranda. Cette actrice française solide et belle a joué à Vidy et à Genève, dirigée par Anne Bisang et par Camille Giacobino.

Charme et entrain

Les autres participants sont Rebecca Bonvin et Susan Espejo, qui cumulent quatre personnages d'hommes, ainsi que Wisam Arbache, un Caliban qui est aussi Ferdinand, et le fringant David Casada, alternative-

ment Trinculo et Antonio. Une note d'italianité les réunit, clin d'œil à la présence dans «La Tempête» d'un duc de Milan et d'un roi de Naples. Entraînés par des chansons italiennes connues de tous, les comédiens jouent les Ritals avec charme et entrain, donnant au spectacle une gaité qui fait oublier qu'on a peut-être un peu perdu pied dans la forêt de bambous.

Benjamin Chaix

«La Tempête», au Théâtre de l'Orangerie jusqu'au 30 juillet. theatreorangerie.ch